

INDUSTRIE ROUBAISIENNE.

Annales des Expositions des Produits de l'Industrie.

L'exposition périodique des produits de l'industrie est au nombre de ces grandes conceptions qui ont traversé toutes les vicissitudes pour arriver jusqu'à nous. Les générations qui se succèdent accueillent toujours avec transport la rénovation de cette solennité toujours populaire, où les habitants de la capitale et des départements, et en dernier lieu ceux de l'univers entier, accourus de toutes parts, jugent en dernier ressort les concurrents de tous les genres.

- Depuis cinquante-huit ans, douze expositions ont eu lieu : La 1^{re}, en 1798 (an VI), sous le Directoire ; La 2^e, en 1801 (an IX), sous le Consulat ; La 3^e, en 1802 (an X), idem ; La 4^e, en 1806, sous l'Empire ; La 5^e, en 1819, sous Louis XVIII ; La 6^e, en 1823, idem ; La 7^e, en 1827, sous Charles X ; La 8^e, en 1834, sous Louis-Philippe ; La 9^e, en 1839, idem ; La 10^e, en 1844, idem ; La 11^e, en 1849, sous la République ; La 12^e, en 1855, sous l'Empire (Exposition universelle).

Il serait intéressant d'observer l'accroissement progressif des produits exposés et des récompenses décernées, depuis la première exposition qui compta seulement 110 exposants, pour lesquels on accorda douze récompenses du premier ordre et treize du second ordre. Mais cette appréciation excéderait les limites que nous nous sommes imposées ; nous nous proposons uniquement de compiler les rapports des différents jurys, et de faire le relevé des récompenses attribuées à la fabrique de Roubaix.

Les deux premiers rapports (an VI et an IX) ne contiennent aucune mention.

1802 (an X).

DECRESME, de Roubaix, a présenté des nankins d'une bonne fabrication. Il a le génie inventif et il donne promptement aux étoffes les formes et les variétés que la mode demande. C'est à lui qu'est dû, en grande partie, l'état satisfaisant de la fabrique de Roubaix ; le jury lui décerne une médaille de bronze.

1806.

Le jury arrête qu'il sera fait mention honorable des cotons filés envoyés par les fabriques de Valenciennes, Roubaix, Tourcoing, etc.

M. DECRESME (Alexandre), de Roubaix, obtint en l'an X une médaille de bronze équivalente à la médaille d'argent de 2^e classe ; il a envoyé cette année des nankins, des nankinets et des échantillons d'une étoffe qu'il a nouvellement inventée ; ces ouvrages seraient des titres suffisants pour lui faire décerner la médaille d'argent de 2^e classe s'il ne l'avait déjà obtenue.

1819.

Nous avons pour cette année les éléments d'une statistique complète de l'Exposition, et nous pouvons citer tous les exposants de Roubaix et de Tourcoing :

- 1.° M. MASUREL-DESURMONT, à Tourcoing, a présenté des échantillons de laine.
2.° M. DESTOMBES-ROUSSEL, à Tourcoing, de la laine filée.
3.° M. FLORIN (Carlos), à Roubaix, très-beau coton filé. — Médaille d'or.
4.° M. GAYDET-DESTOMBES, à Roubaix, étoffes en coton pour gilets. — Mention honorable.
5.° M. DELERUE-FLOREN, à Roubaix, casimir en coton. — Mention honorable.
6.° M. PARENT (Pierre), à Roubaix, étoffes en coton pour gilets. — Citation.

- 7.° M. LÉPOTRE-ROUSSEL, à Roubaix, toillettes de coton façonnées pour gilets.
8.° M. ROUSSEL-DAZIN, à Roubaix, nankin et casimir en coton.
9.° M. CUVRU-DESURMONT, à Roubaix, très-belles prunelles en coton. — Mention honorable.
10.° M. DECRESME (Alexandre), à Roubaix, très-jolies étoffes fines en coton pour gilets. — Mention honorable.
11.° M. DELOBEL-DESURMONT, à Tourcoing, très-beau casimir en coton.

1823.

- M. V. DEFRENNE et Fils, à Roubaix, a exposé des cotons filés dans les N.° 170 à 225. Le jury a été très-satisfait de l'égalité, de la netteté, du nerf, enfin de la grande beauté de ces fils, qui sont, de plus, d'un dévidage très-facile et très-prompt. Il a décerné une Médaille d'or à M. V. Defrenne.
M. WATEL, COURSIER et FLORIN-SCHIPPERS, à Roubaix, coton filé avec beaucoup de soin, dans le N.° 137. — Mention honorable.
M. DEFRENNE (Aug.), à Roubaix, coton filé pour trame au N.° 242. — Mention honorable.
M. CUVRU-DESURMONT, à Roubaix, tissus de coton mélangés, d'une bonne qualité. — Mention honorable.

1827.

- M. V. DEFRENNE et Fils, qui a obtenu une médaille d'or à l'exposition de 1823, a présenté des cotons filés dans le N.° 185 pour chaîne et 260 pour trame (ancien numérotage). Cette dame maintient bien la prospérité de son établissement et continue à mériter la distinction qui lui a été accordée. — Rappel de médaille d'or.
M. CUVRU-DESURMONT, à Roubaix, pour très-bonnes étoffes à pantalons, tissées en coton et en coton mélangé de laine. — Médaille de bronze.
M. DELOBEL-DESURMONT, à Tourcoing, pour cirassiennes et autres étoffes composées de divers mélanges de coton, de lin et de laine. — Médaille de bronze.
M. DEBUCHY (Jean-Baptiste), à Tourcoing, pour étoffes à pantalons remarquables par la finesse et par la régularité des tissus. — Médaille de bronze.
M. PRUS-GRIMONPREZ, à Roubaix, pour diverses étoffes à pantalon, qui se distinguent par la bonne confection et par la variété. — Mention honorable.
M. CASSE (Jean), à Roubaix, pour étoffes à pantalon offrant l'heureux emploi d'un mélange de coton, de laine et de lin. — Mention honorable.
M. BOURGEOIS-AUDOUX, à Tourcoing, pour ceinture en camelot d'un tissu très-fin et très-régulier. — Citation honorable.

J. VAVASSEUR.

(La suite à un prochain numéro.)

L'Assomption de la Sainte-Vierge.

L'aurore éclaire à peine la cime des montagnes qui bordent l'horizon... Un silence majestueux règne sur la nature entière, et le monde, enseveli dans un profond sommeil, n'est pas prêt encore à assister à l'ineffable scène qui va s'ouvrir. Soudain l'air retentit au loip du son si éloquent de mille cloches dont la touchante harmonie, répétée par de longs échos, réveille tous les êtres de la création, pour aller ensuite électriser les âmes. Quelque chose de mystérieux se passe alors dans les cœurs chrétiens : on dirait un secret langage entre les esprits célestes et les âmes d'ici-bas... Quelle peut être la merveille qui s'annonce avec tant de pompe et de solennité ? C'est le spectacle d'une humble mais glorieuse reine s'élevant sur l'aile des anges jusqu'au trône de son Dieu : c'est l'Assomption de la Vierge Marie !

Faut-il s'étonner si, à cette annonce, l'âme chrétienne se sent profondément émue ? Le secret est facile à deviner. Y a-t-il beaucoup d'âmes sur la terre qui ne s'en fatiguent jamais ?

Qui n'éprouve, parfois du moins, le besoin de reposer sa pensée, sur quelque chose de plus grand et de plus sérieux que les prosaïques et misérables préoccupations de ce monde ? Aujourd'hui surtout, après les terribles leçons du passé, notre langage sera mieux compris que jamais. Les esprits les moins familiarisés avec les idées de la foi y soupçonneront des adoucissements aux maux de la vie, des lumières pour l'esprit, des sentiments nobles et élevés pour le cœur. A ces âmes fatiguées de vaines et cruelles théories d'une philosophie qui se meurt, il faut montrer, dans sa pureté naturelle, la gracieuse image d'une fête comme celle de l'Assomption.

Que de leçons pour tous dans un anniversaire pareil ! Le souverain y rêve un royaume meilleur ; le magistrat s'y délasse de la vue affligeante des crimes qu'enfante chaque jour la perversité humaine ; le soldat y oublie le bruit étourdissant des armes ; le riche, dans son palais ainsi que dans la splendide basilique, se ressouvient de trésors autrement durables que ceux de ce monde ; et le pauvre, dans sa cabane et dans sa chétive église de village, ne sent plus en ce jour le poids du travail et de la chaleur.

Oui, il y a dans cette solennité un ensemble de mystères et d'inspirations qui élèvent invinciblement les âmes vers l'éternité ! Mais la délicatesse française surtout y voit le sublime dénouement d'un drame qui a duré des siècles, elle y contemple avec amour le dernier trait d'un tableau tracé dès l'origine du monde par la main même de Dieu.

Historiquement parlant, on peut dire que l'Assomption a commencé le jour où il a été dit au génie du mal : « Une femme t'écrasera la tête. » A dater de ce moment de miséricorde, l'univers n'a trouvé de repos ni d'espérance que sur les traces de cette précieuse tradition. Transmise de famille en famille dans la tradition juive, respectée comme une doctrine féconde en événements, proclamée d'intervalle en intervalle par la voix solennelle des prophètes, figurée par des symboles vivants ou par de simples images prises dans la nature, cette divine promesse a éclaté au grand jour à Nazareth, quand le ciel envoya dire à une pauvre fille d'Israël : « Le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Bientôt Béthléem le voit et l'adore. Mais voici que le fil de cette prodigieuse histoire va, ce semble, se briser au Calvaire... Le divin héros y meurt ; il meurt, mais il laisse ce qu'il avait de plus cher au monde, une mère et un disciple qui ont puisé, chacun pour sa part, dans la plénitude de son amour éternel. A l'heure de son agonie il se sert de l'opote bien-aimé pour faire de nous tous un legs perpétuel à son incomparable mère : « Femme, voici ton fils ; Fils, voici ta mère ! » L'adoption est réciproque, elle est acceptée, elle resta inscrite dès lors dans les entrailles de l'humanité, et jusqu'aux derniers jours du monde ces antécédents de l'Assomption seront célébrés avec elle comme les plus grands et les plus chers souvenirs de la terre.

La France a pour elle cette gloire d'être à la tête des nations par son zèle à glorifier la Vierge. « Les fils des Francs et des Gaulois, ces hommes de mouvement, de batailles et de conquêtes, nos ancêtres, qui, pendant tant de siècles, s'en allèrent par le monde, plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une Femme céleste. Toute couverte de la poussière et du sang des combats, la vieille France s'agenouillait devant les statues de Marie et plaçait souvent l'image de la Vierge sur ses blancs étendards... En vérité, c'était noble spectacle de voir la force et la vaillance honorer une Mère et un Enfant, et opposer ainsi

compatible avec l'honneur.

— Pourquoi cette restriction jeune homme ? demandait le capitaine. Vous sembleriez supposer que nos demandes pourraient blesser votre délicatesse.

— Mon cœur ignore la feinte et je dois vous avouer que par quelques mots que je viens d'entendre involontairement, j'ai compris que vos jours sont en danger.

Les deux militaires se regardant avec surprise, et Têlasco continue.

— Si vous êtes injustement persécuté, je me ferai un devoir de vous soustraire à vos ennemis ; mais si vous avez eue le malheur de mériter votre sort, tout ce que je puis vous promettre, c'est de garder le secret sur ce que le hasard m'a fait découvrir.

— Généreux étranger ! vous méritez toute ma confiance et je n'hésite pas à vous l'accorder. Mon nom est Maurice Leval ; je ne dus qu'à mes services le grade de capitaine dans la Vieille-Garde et cette décoration, glorieuse récompense de neuf blessures. Je combattis l'un des derniers, dans les fatales journées des 29 et 30 mars, et lorsqu'acablé par le nombre je tombai couvert de sang, je pensai mourir de rage en entendant les hurras des vainqueurs. J'étais à peine rétabli de mes blessures lorsque je vous rencontrai pour la première fois au Palais-Royal. Vous fûtes témoin de l'insolence de ces étrangers et de la manière dont je les bravai. L'un d'eux me fit suivre pour connaître ma demeure ; je m'attendais à sa visite et je ne la craignais pas ; mais averti par un ami que l'ordre était donné de me faire arrêter, je n'eus que le temps d'échapper par la fuite à la plus cruelle injustice. Je demeurai caché pendant plusieurs jours sans toutefois m'éloigner de Paris, atten-

dant le résultat des démarches de quelques personnes pour faire connaître la vérité ; mais un jour le respectable citoyen qui m'avait donné asile étant sorti, et sa jeune épouse se trouvant seule chez elle, un officier hanoïrien entra dans la maison, se fit servir avec autorité, sans égard pour le timide embarras de cette femme intéressante, et poussa enfin la brutalité jusqu'à se porter envers elle aux dernières violences. De ma retraite, j'entendis ses cris ; saisis mes pistolets, voler à son secours, faire sauter le crâne du scélérat, tout cela fut l'affaire d'un instant, et j'eus l'affreux plaisir de le voir étendu à mes pieds avant d'avoir pu réfléchir sur le nouveau danger auquel je m'exposais. Quelques voisins étaient accourus au bruit, et, tandis qu'ils s'empressaient de secourir la jeune femme, je songeais à prendre mes papiers et tout ce qui pouvait fournir quelq'indice sur moi, lorsque tout à coup la maison se trouva investie par des soldats étrangers. Demeurer ou fuir étaient également périlleux, je me décidai cependant pour ce dernier parti, et, ramassant sans balancer le sabre et les pistolets de mon ennemi, j'ouvri la porte, je tire à bout portant sur les premiers que je rencontre, j'écarte les autres avec mon sabre et parviens à gagner la campagne au travers des balles qui sifflent autour de ma tête.

Après avoir couru autant que mes forces purent me le permettre, je m'assis un moment pour réfléchir sur ma situation. Il était évident que mon action serait qualifiée d'assassinat par des hommes intéressés à la vengeance et qu'il n'y avait plus de sûreté pour moi dans ma patrie ; cette idée était affreuse, et, me flattant encore d'un fol espoir, je résolus de venir me cacher dans cette forêt où je comptais retrouver le brave Franck, un de mes anciens soldats.

J'eus en effet le bonheur de découvrir sa demeure, où depuis plus d'un mois je vivais assez tranquille, lorsqu'un des gardes de la forêt a manifesté sur mon compte des soupçons qui me forcent aujourd'hui à chercher une autre retraite. Vous venez d'entendre la vérité, jeune homme, faites maintenant ce que votre conscience vous suggérera.

— Il n'appartient qu'à Dieu de juger le cœur des hommes ; mais je ne puis douter de la sincérité de votre langage, et vous me voyez tout disposé à vous servir. J'aurai sans doute bientôt l'occasion de vous mettre hors de tout danger ; l'essentiel n'est donc maintenant que de vous trouver une retraite à l'abri des recherches, et je désirerais que nous concertassions nos mesures avec un homme à moi, d'une intelligence précieuse et d'une fidélité à toute épreuve. Partons sur le champ, je vous laisserai à peu de distance du château de Ligneville et je viendrai ensuite vous rejoindre avec mon domestique sur le zèle duquel je compte beaucoup.

Après quelques moments de réflexion, Maurice accepta les offres du Mexicain, et ils partirent tous deux guidés par le vieux Franck, qui les conduisit par des sentiers détournés jusqu'à la lisière du bois, où il prit congé, non sans attendrissement, de son ancien capitaine. Celui-ci l'embrassa, essuya une larme et se hâta de continuer sa route, tandis que le soldat, demeuré fixe à la même place, le suivait des yeux, même après qu'il avait cessé de l'apercevoir.

Le projet de Têlasco était de conduire son nouvel ami dans un petit bosquet situé à l'extrémité du parc de M. de Bellancourt et d'y faire venir Bénégô par le premier garçon du village qu'il rencontrerait ; mais quel fut son embarras lorsqu'en approchant de ce lieu, il aperçut sur

le mur d'une maison à moitié construite le vénérable abbé de Silly, braquant un télescope d'assez grande dimension sur tous les chemins ou sentiers qui aboutissaient à Ligneville. L'éviter était le parti le plus prudent ; mais on ne pouvait s'éloigner sans risquer de se trouver dans la direction du fatal télescope, et Maurice jugea qu'il valait mieux s'en rapprocher. Ils passèrent donc très-près de ce nouvel observatoire et se croyaient déjà hors d'embarras, quand un hasard malheureux ou heureux fit tomber une pierre en bas de la muraille. L'abbé qui n'était pas très-rassuré sur son échafaudage chancelant, porta son attention vers ce nouvel objet et fut tout étonné de voir avec les yeux ce qu'il n'avait pu voir avec son précieux instrument.

— C'est donc vous, mon cher ami ! cria-t-il à Têlasco. Comment se fait-il que vous soyez si près de moi quand je vous cherche si loin ? Aidez-moi donc à descendre que je vous embrasse pour vous punir de votre absence.

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

KARMESSÉS.

Dimanche 24 août.

Anstaing, Deulémont, Loos.